

Callista, la voix du vent

Callista, fille d'un aède renommé, était bénie d'une voix si pure que les oiseaux se taisaient pour l'écouter. Son chant guérissait les cœurs et apaisait les tempêtes. Mais la renommée fit naître la jalousie d'un dieu, Phobos, qui détestait l'harmonie. Lorsqu'elle refusa de chanter pour lui seul, il jeta sur elle un sort cruel : "Que ta voix ne soit plus jamais entendue, mais que tous se souviennent de toi en silence."

Callista perdit sa voix le soir même. Désespérée, elle erra dans les forêts, chantant en silence. Les arbres, émus, reprenaient son souffle en bruissant doucement. Les ruisseaux, touchés, fredonnaient à sa place. Finalement, les Muses, prises de pitié, la changèrent en murmure du vent : une présence invisible, une voix sans bouche, qui amplifie les mots des autres.

Aujourd'hui encore, dans les vallées profondes ou les grottes isolées, on entend Callista. Mais ce ne sont jamais ses propres mots. Elle vit à travers ceux qu'elle aimait, captive de sons empruntés, mémoire vivante d'un chant volé.

Thélion, le sculpteur du vent

Thélion était un jeune sculpteur qui rêvait de modeler l'invisible. Tandis que d'autres gravaient la pierre ou le bois, lui poursuivait une chimère : capturer le vent dans une œuvre. Chaque jour, il courait les falaises, les bras tendus, sentant le souffle du zéphyr sans jamais le saisir. Les hommes se moquaient, mais Thélion persistait, persuadé que les dieux du vent lui enverraient un signe.

Un soir, alors que Borée soufflait avec rage, Thélion grimpa au sommet d'une falaise. Il tendit ses bras une dernière fois et cria : « Que je devienne vent si je ne puis le sculpter ! » Touché par sa passion, Éole exauça son vœu : le corps du sculpteur devint léger, vaporeux, ses membres se fondirent dans l'air. Il devint brise.

Depuis, quand une rafale caresse un visage ou qu'un vent léger fait vibrer les feuilles, c'est Thélion qui poursuit son œuvre, sculptant la nature, invisible mais présent. Les poètes sentent sa main, les enfants le devinent dans les jeux de l'air.

Myrrhénis, l'amoureuse du crépuscule

Myrrhénis aimait chaque jour attendre le crépuscule. Elle ne vivait que pour cette heure où la lumière et l'ombre se confondaient. Fille d'un pêcheur et d'une prêtresse, elle rejetait les jours pleins et les nuits entières. Son cœur battait à l'unisson du ciel pourpre. Elle priait Hespéros, l'étoile du soir, pour qu'il ne disparaisse jamais.

Les dieux observaient sa ferveur avec étonnement. Un soir, elle implora : « Faites que je ne voie jamais autre chose que cette heure suspendue. » Artémis, compatissante, s'approcha. « Qu'il en soit ainsi, dit-elle. Mais cette heure n'appartient ni au jour ni à la nuit. Tu devras abandonner les deux. »

Myrrhénis fut transformée en nuage pourpre, flottant à l'horizon. Elle n'avance ni ne recule, suspendue à l'instant. Elle ne voit jamais le soleil ni les étoiles, seulement l'or et l'améthyste du ciel. Les peintres la contemplent, les amoureux s'y perdent. Mais Myrrhénis ne vit que dans l'instant, éternelle mais figée, offerte à tous et à personne.

Egregor, l'homme aux mille pensées

Egregor était un philosophe qui voulait tout comprendre. Il scrutait les cieux, déchiffrait les songes, interrogeait les fous et les enfants. Mais plus il apprenait, plus il doutait. Il passait ses nuits à écrire, ses jours à réfléchir. Les Moires, voyant son esprit se diviser, l'avertirent : « L'esprit qui se disperse trop finit par se perdre. » Egregor, orgueilleux, défia le destin : « Je veux tout penser, même au prix de mon corps. » Alors, les dieux exaucèrent son vœu : son corps s'effaça, et son esprit se divisa en mille fragments. Chaque idée devint une luciole, un éclat dans la nuit.

Depuis, ceux qui veillent tard voient parfois ces petites lumières errantes. Ce sont les pensées d'Egregor, toujours en quête d'un esprit assez vaste pour les accueillir. Mais aucun ne peut toutes les contenir sans se perdre à son tour.

Nythis, la liseuse d'âmes

Nythis était capable de lire dans les âmes comme dans des livres ouverts. Elle lisait les regrets, les espoirs, les fautes oubliées. Les gens la craignaient autant qu'ils la consultaient. Elle devint indispensable, mais ne put aimer : toute âme lui apparaissait nue.

Un jour, elle tomba amoureuse d'un voyageur mystérieux dont l'âme lui restait opaque. Elle le suivit, fasciné, le supplia de se dévoiler. Mais lui, lassé d'être traqué, la maudit : « Si tu veux voir les âmes, alors que ta chair disparaisse et que tu deviennes livre. »

Nythis fut changée en un grand codex aux pages blanches. Chaque fois qu'un lecteur l'ouvre, l'encre apparaît, révélant des souvenirs qu'il ne savait pas avoir. Elle vit désormais à travers les émotions des autres, parcourue par mille yeux mais toujours à la recherche du seul regard qu'elle ne put jamais lire.